

ANDRI SNÆR MAGNASON

# LOVE STAR

*Roman traduit de l'islandais  
par Éric Boury*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original : *LoveStar*.

© Andri Snær Magnason, 2002.

Published by agreement with Forlagið, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is).

© Zulma, 2015, pour la traduction française.

Ce livre a été traduit avec le soutien de :



MIDSTÖÐ ÍSLENSKRA BÓKMENNTA  
ICELANDIC LITERATURE CENTER

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *LoveStar*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Ƶ

« Quand la plante sent venue son heure ultime, elle convoque ses dernières réserves pour les concentrer en une graine minuscule qu'elle libère juste avant de se flétrir. Il subsiste alors un espoir qu'elle survive par-delà la mort. »

(Manuel d'initiation à la botanique)

## GRAINE

Graine devient arbre devient forêt devient tapis vert  
comme la moquette.

Œuf devient oiseau devient oiseaux emplissant l'air  
comme les nuages.

Œuf devient ventre arrondi devient homme devient  
humanité, fabrique des voitures, écrit des livres, bâtit  
des demeures, pose de la moquette, plante des forêts et  
peint des tableaux de nuages et d'oiseaux.

Au commencement toute chose était dans l'œuf et dans  
la graine.

La forêt. Les oiseaux. L'humanité.

L'œuf humain ne pèse pas lourd mais le premier œuf  
de l'homme contenait en germe tout ce qui advint  
ensuite :

l'amour, la joie, la haine, le malheur, l'art, la science et  
l'espoir.

Au commencement était la graine et rien d'autre.

Toute chose fut engendrée à partir de cette graine.

L'homme pouvait tout créer sauf la vie.

C'était scientifiquement prouvé.

Il avait le pouvoir d'éradiquer la vie, de la détruire, de  
la modifier,

il pouvait la préserver, la multiplier, la susciter à partir  
du vivant  
mais il ne pouvait pas la créer non plus que la graine.  
Voilà pourquoi rien n'est plus précieux qu'une graine.

Un homme était assis dans un avion au-dessus de  
l'Atlantique au triple de la vitesse du son.  
Il avait trouvé une graine.  
Qui reposait dans la paume de sa main.  
S'il arrivait quoi que soit à cette graine, tout espoir s'étein-  
drait.  
Il savait pourtant tout espoir éteint quoi qu'il en soit.  
Dans quatre heures, il serait mort.

## LA STERNE ARCTIQUE

Lorsque les sternes arctiques ne retrouvèrent plus le chemin qui les menait chez elles, mais apparurent comme des nuages d'orage au-dessus du centre de Paris et vinrent piailler à la tête des passants, bien des gens crurent que la fin du monde approchait et qu'il s'agissait là de la première catastrophe d'une longue série. Les Parisiens se mirent à entasser des boîtes de conserve, à faire des réserves d'eau en attendant l'invasion des sauterelles, les sécheresses, les inondations ou les tremblements de terre mais rien ne se produisit, tout du moins, pas à Paris. Les sternes colonisèrent les parcs publics, les terre-pleins des ronds-points, défendant âprement leurs nouveaux territoires. Les habitants s'habituaient bientôt à ces belliqueuses créatures, et une fois munies d'un sac de sardines et d'épinoches pour assouvir la faim des oiseaux, les personnes âgées pouvaient en toute tranquillité s'asseoir sur les bancs publics.

Les sternes cessèrent de migrer d'un hémisphère à l'autre. Les nuits claires de l'été arctique se virent

privées de leurs cris et de leur clameur, il en alla de même pour les nuits de l'été antarctique. Leur sens inné de l'orientation était perturbé. Leur boussole interne leur confirmait que la latitude était exacte, qu'elles étaient au bon endroit, au nord du cercle polaire arctique, la ville avait donc dû se construire pendant leur séjour dans l'hémisphère Sud. Les sternes les plus âgées étaient de méchante humeur et totalement désorientées mais les premières générations d'oiseaux nés en ville ne connaissaient rien d'autre que le brouhaha de la circulation et de la foule. La sterne devint bientôt l'emblème de Paris. Les touristes pouvaient acquérir des cartes postales représentant une tour Eiffel blanchie d'oiseaux tandis que les commerçants s'employaient à leur fourguer des sachets de poissons exotiques. Les sternes s'en accommodaient parfaitement et, même si elles n'avaient aucun prédateur, l'équilibre de la nature était pour ainsi dire préservé.

Quelques mois plus tard, les mouches à miel envahirent Chicago. La ville se mit à grouiller d'insectes, comme si elle avait été enduite de miel. Et pourtant, c'est à peine s'il y poussait quelques arbres et quelques fleurs. Malgré ça, les insectes affluaient. Les images satellite montraient une dépression noirâtre au-dessus de la métropole, un tourbillon gris qui partait du centre complètement noir et tournait dans le sens inverse des aiguilles

d'une montre. Les mouches à miel piquaient, bourdonnaient et rendaient les gens fous. Le seul recours étant le poison, des canadiens déversèrent des tonnes d'insecticide, sans faire cesser le fléau. On poursuivit les largages jusqu'à ce que les derniers habitants abandonnent définitivement les lieux. Les rues étaient tapissées d'une couche de mouches mortes, épaisse de cinquante centimètres. Les insectes continuaient toutefois d'affluer, des graines et du pollen accrochés à leurs pattes. Bientôt, des fleurs germèrent dans chaque interstice, plongeant leurs racines dans les mouches défuntes. La végétation escalada les parois des gratte-ciel et recouvrit les rues, les plus grands immeubles de verre se transformèrent en serres, chaudes et humides, pleines de reptiles, d'insectes et de plantes tropicales qui s'échappaient de façon anarchique de leurs pots pendant que d'autres bâtiments se transformaient en ruches géantes, débordant de miel qui ruisselait sur les murs, inondait les rues et coulait jusque dans les égouts. Ayant perçu l'odeur depuis l'Alaska, des grizzlis vinrent lécher les bâtiments. Les oiseaux papillonnaient de fleur en fleur pendant que les plus démunis mettaient leur vie en péril en s'enfonçant dans la ville en quête de miel et d'objets de valeur.

Au centre de la métropole s'était formé un étang ambré constitué du miel qui avait ruisselé à travers

les étages de la plupart des bâtiments, coulant ensuite sur les rues, les places et nappant la ville. En chemin, il s'était gorgé de tous les parfums et substances imaginables et ceux qui désiraient s'offrir l'expérience de sensations étranges tartinaient ce miel sur du pain : ainsi, le monde et le temps lui-même devenaient dorés, épais et doux comme du miel. À première vue, il était simple d'accéder à l'étang par un tapis infini de fleurs sauvages. Ces dernières toutefois poussaient à la surface d'une fine couche d'humus surmontant quelque vingt mètres d'un miel poisseux qui conservait les aventuriers comme du formol. Ceux qui entreprenaient le voyage en revenaient rarement mais, quand tel était le cas, il suffisait qu'ils rapportent une seule cruche du miel doré pour que leur prospérité soit assurée jusqu'à la fin de leurs jours. On voyait ainsi quotidiennement des jeunes gens se barder de carafes et de bouteilles jusqu'à ce qu'il fût à peine possible de distinguer une vague silhouette humaine ou un visage distordu derrière l'épaisse gangue de verre. Les cruches cliquetaient dès qu'ils se mettaient en route et à chacun de leurs pas dans les rues gluantes. Au bout d'une semaine, on pouvait encore les joindre. Leurs mères envoyaient dans les airs des cerfs-volants auxquels elles accrochaient des sandwiches et des bouteilles de lait jusqu'à ce qu'ils soient finalement hors de portée. Ils devaient

ensuite se débrouiller seuls, sans pouvoir se réfugier dans les maisons ou les bâtiments qui n'abritaient que les alvéoles et les nids des insectes. Ni s'enfuir quand un ours ou un essaim d'abeilles tueuses les repérait. Alors qu'un homme normalement constitué avançait à une vitesse maximale de dix mètres à l'heure, les ours en parcouraient vingt. La partie de chasse était aussi lente que terrifiante. Nul besoin cependant d'un ours ou d'un essaim mortel pour amener ces infortunés face à leur destin, la plupart mouraient de faim ou de troubles gastriques après s'être immergés jusqu'aux épaules et alimentés exclusivement de miel, de fleurs et de vers tout un mois durant.

Peu de temps après que les mouches à miel eurent colonisé Chicago, les papillons monarques furent saisis d'un étrange comportement. De mémoire d'homme, ils traversaient chaque année l'Amérique, formant d'immenses essaims pour se rendre au Mexique où ils hibernaient. La Forêt du sommeil était rouge des papillons qui couvraient chaque tronc, chaque branche, chaque feuille et, dans l'esprit de la plupart des gens, c'était un lieu sacré qu'il fallait absolument préserver. Arriva un automne où les monarques dérochèrent à cette habitude et prirent leur envol dans la direction opposée. Au lieu d'aller vers le sud rejoindre leurs quartiers d'hiver, ils se dirigèrent vers le nord. Les hommes tentèrent de

modifier leur trajectoire en usant de ventilateurs géants ou de filets ; on les captura à l'aide d'hélicoptères pour les emmener de force vers la Forêt des papillons. Mais leur boussole interne leur commandait de voler vers le nord et c'est ce qu'ils firent dès qu'ils furent relâchés. Ils prirent la direction du pôle Nord autour duquel ils tournoyèrent jusqu'à geler en l'air, puis tomber comme une averse de neige. Ils continuèrent de voler vers le nord jusqu'à ce que la calotte glaciaire devienne rouge de papillons. Depuis l'espace, on aurait dit que la Terre était désormais coiffée d'un bonnet rouge. Les ours polaires qui avaient passé dix mille ans à mettre au point leur camouflage se repéraient maintenant facilement à cent kilomètres de distance. Lorsque les géants blancs se déplaçaient sur le tapis maculé de papillons, les phoques bâillaient avant d'aller se mettre tranquillement à couvert. Les ours, qui n'avaient pas dix mille ans devant eux pour devenir orangés, mouraient de faim. Ils apprirent cependant bien vite à se rouler sur le tapis de papillons, la fourrure mouillée et, avec suffisamment d'insectes gelés sur leur pelage, ils redevenaient invisibles. Leurs traces de pas demeuraient certes blanches mais les phoques ne montraient aucune méfiance envers des traces blanches avançant à grande vitesse bien que celles-ci eussent des crocs parfaitement aiguisés.

On soupçonna bientôt l'origine de tous ces phénomènes : l'atmosphère était tellement saturée d'ondes, de messages, d'émissions et de champs magnétiques que les animaux y lisaient toutes sortes d'absurdités. Le jour où quatre avions gros porteurs atterrirent pile à sept kilomètres du lieu prévu sur leur plan de vol, on commença à chercher sérieusement un moyen de remplacer toutes ces ondes. Le papillon monarque qui pesait moins de dix grammes était capable de retrouver un itinéraire long de mille kilomètres sans l'aide d'un satellite. La sterne quittait son nid et volait depuis la plaine de Melrakkaslétta jusqu'à sa falaise favorite à l'est du Cap en Afrique du Sud en n'écoulant rien d'autre que son intuition. Des créatures dotées d'un cerveau de la taille d'une noix, d'une graine ou d'un grain de poussière possédaient cette capacité alors que l'homme, avec sa lourde tête, avait besoin de dix-huit satellites, de récepteurs, de radars, de cartes, de boussoles, de stations de télégraphe, de vingt années d'études et d'une atmosphère tellement saturée d'ondes qu'elle en avait perdu toute transparence.

Nul ne fut à même de prouver que les ondes avaient des effets néfastes sur l'être humain, mais bien des gens persistèrent à le croire. Le reste importait peu et voilà pourquoi une étrange industrie se mit à fleurir sur le thème de la pro-

tection contre les ondes. Les gens devenaient craintifs et paranoïaques. Le monde était radioactif. Tous ceux qui tombaient malades, qu'ils souffrent d'une leucémie ou d'un simple rhume, mettaient le problème sur le compte de ces rayonnements. Chaque semaine, on intentait des procès contre de célèbres chaînes de télévision ou des stations de radio à cause des problèmes multiples et de la pollution générés par les ondes. « Mets ton bonnet ! ordonnaient les mères de famille, cela te protégera des ondes, sans quoi tes cheveux vont s'électriser et t'enlever toute ton énergie vitale ! » « Enfile donc tes gants, mon garçon ! Les doigts nus fonctionnent comme des antennes qui attirent les ondes. » « Mets une pierre dans ta poche gauche et une petite bouteille d'eau dans la droite. Ça équilibre les flux d'énergie. »

Appeler plus que de raison un ami sur son téléphone portable éveillait les soupçons :

— Salut, qu'est-ce que tu racontes ?

— Tout va bien. Tu as quelque chose de spécial à me dire ?

— Non, j'avais juste envie d'avoir de tes nouvelles.

— (*Froidement :*) Ouais ! (*Tiens, tiens ! Elle essaie de m'assassiner, cette saleté !*)

Tous les jours, les membres les plus radicaux de groupuscules extrémistes faisaient sauter des émetteurs et des tours de radio tandis que les médias

essayaient généralement d'étouffer l'événement afin d'endiguer l'épidémie. C'était surtout la presse écrite qui faisait ses choux gras de ces nouvelles, du reste les ventes augmentaient à proportion du nombre de bâtiments touchés par les explosions.

Face à la bêtise de la population, les savants hochaient tristement la tête. Il n'avait jamais été prouvé que les ondes eussent le moindre effet sur la santé, déclaraient les médecins. Quant aux scientifiques sérieux, ils refusaient de se laisser entraîner sur un terrain réservé aux hurluberlus.

Dans un hangar désaffecté de l'aéroport de Reykjavík s'était en revanche réuni un groupe international constitué d'ornithologues, de spécialistes en aérodynamique et en chimie organique qui s'était fixé pour objectif de se pencher d'un peu plus près sur les ondes. Jour et nuit, ils travaillaient à disséquer et analyser des sternes, des colombes, des frelons, des saumons et des papillons monarques. Animés d'une foi inébranlable, ils avaient la certitude qu'il était possible de découvrir le secret régissant le sens de l'orientation. L'entreprise avait été baptisée LoveStar. C'est également sous ce nom qu'on connaissait son directeur. Aucune précision ne fut communiquée sur le choix de cette dénomination. Bientôt, la plupart des gens, n'espérant plus obtenir la moindre explication logique, considérèrent que

les employés de LoveStar étaient passablement dérangés. Quand des journalistes venaient les interroger sur leurs recherches auxquelles ils ne voulaient surtout pas que le monde extérieur s'intéresse de trop près, ils se comportaient comme des fous ou des autistes. Conformément aux ordres de LoveStar, seuls des véhicules de plus de neuf ans stationnaient devant le hangar : « Au bout de neuf ans, une Toyota devient invisible. »

Les chercheurs du laboratoire se demandaient comment un banc de poissons pouvait se retourner d'un seul coup, chaque individu à la même fraction de seconde, comme s'ils ne formaient qu'un seul corps et sans qu'il fût possible de déceler le moindre signal propagé à toute vitesse entre eux. Comment un groupe d'oiseaux pouvait-il voler en parfaite cadence, apparemment guidé par un seul et même esprit ?

À l'époque des inventions, les problèmes étaient généralement résolus en faisant réfléchir un nombre adéquat de gens suffisamment longtemps. Ce n'était pas plus compliqué que cela. Un premier homme cassait une pierre, un second cassait la pierre cassée par le premier et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on découvre l'atome. Et personne ne cria sur les toits le nom de celui qui avait accompli la fission de l'atome.

LoveStar avait mis au point des instruments

de mesure sophistiqués capables de percevoir des phénomènes si infimes qu'ils confinaient à ce que l'on aurait autrefois considéré comme relevant du surnaturel. Voilà ce qui faisait la force de l'entreprise. Le slogan du département de recherche était simple : « Tout est matière. » Il existe des phénomènes complexes, des phénomènes étranges, des phénomènes difficiles à cerner et des choses inexplicables. L'imagination existe mais pas le surnaturel, et rien n'est impossible. Le groupe était animé d'une conviction profonde : les ondes des oiseaux n'avaient rien d'imaginaire ni de surnaturel.

Il fallut peu de temps aux experts de LoveStar pour être sur la bonne voie. Ils découvrirent le moyen de transmettre des sons, des images et des signaux entre les hommes grâce aux ondes des oiseaux, lesquelles étaient faibles et inoffensives. Les appareils destinés à les capter étaient aussi légers que le cerveau d'un papillon.

Alors que la plupart des entreprises étaient dotées de services de communication qui s'efforçaient de les placer sur les marchés, de faire monter leur cours en bourse et de gagner la confiance des investisseurs par des effets d'annonce, LoveStar avait opté pour la stratégie opposée. Il s'employait consciemment à pratiquer l'anti-promotion. Dans le récit à usage interne de l'histoire de l'entreprise, *les Hommes-oiseaux*

d'Andreas Vollmer, on pouvait lire le passage suivant à propos de l'anti-promotion :

LoveStar détenait la majorité des parts de l'entreprise et trinquait avec ses employés chaque fois qu'il était question de la non-valeur des actions au marché noir. Pendant les réunions et les interviews, tous s'exprimaient dans un charabia incompréhensible et on ne trouvait dans leurs discours pas la moindre trace de rationalité ou d'optimisme quant au futur. Les journalistes ne furent autorisés qu'une unique fois à pénétrer dans le hangar à avions avant que les découvertes de l'entreprise ne soient rendues publiques. Elena Krüskemper, correspondante du *Spiegel*, en faisait partie. Elle décrivit la visite en ces termes dans ses mémoires : LoveStar exigea que le groupe soit constitué de journalistes des plus grands médias de la planète. Il nous accueillit en personne, c'était un homme de haute taille, svelte, avec un regard perçant. Alors que je m'apprêtais à le saluer, je remarquai quelque chose dans ses mains. Il s'excusa en m'expliquant qu'il préparait le repas de midi. Nous vîmes alors un macareux vivant pointer son bec entre ses mains refermées. Il saisit la tête de l'oiseau et lui fit effectuer plusieurs tours pendant que le macareux tentait de résister et de le pincer au pouce. Ils ont la peau dure, commenta-t-il en voyant la tête que nous faisions, parfois, il faut faire dix tours. Il reposa le macareux sans vie et tendit la main, elle était souillée par les déjections de l'oiseau qui avait déféqué dans les affres de la

mort. Certains avaient envie de poser des questions mais LoveStar tenait à ce qu'on visite d'abord l'entreprise.

Il ouvrit la porte de la salle principale en murmurant : Faites attention à ne pas énerver le personnel. Il nous accompagna dans un inquiétant espace aux murs presque entièrement tapissés de plumes. Perdant subitement son assurance, il chuchota nerveusement à ses employés : Ne vous inquiétez pas, ils se contenteront de vous observer. Une journaliste du *New York Times* se dirigea vers un homme aux cheveux roux couché sur une table, et qui dissimulait quelque chose sous sa poitrine. Elle lui demanda ce qu'il cachait là. Il ne comprend pas l'anglais, répondit LoveStar à sa place, mais Guðjón est un brillant physicien. Il ne sursaute pas, même quand on lui donne une tape. LoveStar tapotait la tête de l'homme à qui cela ne semblait ni plaire ni déplaire. Il se retourna brusquement vers nous et déclara, l'air sévère : Il faut que vous fassiez attention. Tous mes salariés ne sont pas aussi doués et calmes que lui et surtout, ne touchez à rien. La journaliste du *New York Times* afficha une expression méprisante et se dirigea vers la table voisine sur laquelle reposait un petit œuf. Elle allait le prendre quand LoveStar s'écria : C'est l'œuf de Jamaguchi ! La journaliste le regarda sans comprendre mais le directeur hurla, encore plus fort : Attention !! Et avant même que nous nous en rendîmes compte, une petite fille japonaise avait traversé la salle en courant et sauté sur la table. Elle émit un hurlement

et frappa la femme à la tête avec un crayon à papier. Une vague d'agitation secoua les employés, mais LoveStar les réprimanda dans un islandais incompréhensible. La journaliste s'enfuit en courant vers le sas d'entrée, donnant des coups de pied et de poing dans la porte blindée. Quand LoveStar la rejoignit, elle ressemblait à un animal tout recroquevillé. Il tenta de la calmer, elle se touchait la tête et regardait son doigt ensanglanté: Du sang! Elle m'a blessée jusqu'au sang! Vous allez me le payer! – Allons, allons, répondit LoveStar, ce n'est pas la première fois que cela arrive à un journaliste. Il ouvrit la porte et la femme disparut dans les brumes. Nous avons dérivé jusqu'à un coin du hangar. LoveStar essayait de nous montrer chaque chose sous un jour avantageux. Se retournant à nouveau vers nous, il nous présenta ses excuses: J'espère que cet événement n'entachera pas l'image de notre entreprise. Vous avez des questions?

*Les Hommes-oiseaux, pages 233-234.*

Comme il fallait s'y attendre, la vengeance des journalistes fut cruelle. Les vedettes de cinéma prirent la défense du macareux et les investisseurs du monde entier se retirèrent des recherches sur les oiseaux et les papillons. Les milliardaires refusèrent de financer les universités engagées dans ces domaines et les conseillers en image enjoignirent aux hommes politiques de ne pas s'acquiescer avec des oiseaux rares. LoveStar embaucha

ceux qui se voyaient privés de leurs bourses de recherche.

Tout cela concordait parfaitement avec ses projets. Contre toute attente, les ondes des oiseaux avaient ouvert un champ inexploré et grandiose qui finirait par libérer les mains de l'humanité et rendre définitivement inutiles les canalisations en cuivre, la fibre optique, les satellites et les générateurs de micro-ondes. En quelques années, les découvertes du département d'Étude des oiseaux et papillons transformèrent le monde. On peut affirmer que les ondes des oiseaux ont permis un grand pas dans l'évolution de l'humanité. Ce fut l'avènement de « l'homme sans fil », doté d'un sens de l'orientation plus développé que le labbe parasite et plus libre que le papillon monarque.

Lorsque l'industrie du satellite fit faillite, le nom de baptême de l'entreprise trouva rapidement une explication. Il était à l'image de la carrière de LoveStar où cause et conséquence n'apparaissent pas toujours dans l'ordre logique. LoveStar persuada un astronaute chinois d'assembler un grand nombre de satellites afin de les faire clignoter comme une étoile au-dessus des Hraundrangar, les aiguilles de lave de la vallée d'Öxnadalur. D'où le nom : LoveStar.

Ce fut lui qui offrit à la nation la gigantesque

statue de la Liberté à l'effigie de Jón Sigurðsson. Elle enjambait le port, c'était la plus grande au monde et elle présentait une ressemblance suspecte avec LoveStar lui-même. Cinq mille hommes travaillèrent pendant cinq ans à sa construction et d'éternels FLAMBEAUX DE LA LIBERTÉ se consumaient dans ses orbites.

Ce fut également lui qui fit creuser une voûte sous le mont Keilir où Davíð fut embaumé et exposé dans un cercueil de verre pour son dernier repos.

« La pyramide noire au milieu des champs de lave trouve là une fonction à sa hauteur en tant que mausolée de notre grand dirigeant ! » avait-il déclaré à l'inauguration, lorsque les premiers touristes furent autorisés à y pénétrer. Tout cela est évidemment antérieur à la création de LoveMort.

Quarante ans après l'avènement de l'homme sans fil, le quartier général de LoveStar avait depuis longtemps quitté le vieux hangar de l'aéroport de Reykjavík. Il était maintenant enfoui sous les montagnes et les aiguilles de lave du parc d'attractions de LoveStar dans la vallée d'Öxnadalur, dans le nord du pays.

Nombreux furent ceux qui tentèrent de lui mettre des bâtons dans les roues lorsqu'il acheta la vallée d'Öxnadalur. Se souvenant de la statue de la Liberté et de la voûte sous le mont Keilir, les

intellectuels conservateurs montèrent sur leurs grands chevaux et tentèrent de faire classer l'ensemble de la vallée.

Je n'en ai pas cru mes oreilles quand j'ai appris le projet du titanesque parc de loisirs que LoveStar prévoit de construire sur le lieu même de la naissance de notre plus grand Poète national. Bien que les caisses de LoveStar semblent d'une profondeur abyssale, j'ai cru, à dire vrai, que c'était une plaisanterie. On s'imagine facilement à quoi cela ressemblera d'ici quelques années. Des hôtels en forme de maisons traditionnelles islandaises avec des faîtages en verre et des néons, des casinos décorés de cœurs en plastique et un jackpot trônant sur le haut des aiguilles de lave des Hraundrangar. Les torrents de montagne seront détournés vers des toboggans aquatiques menant au bas de la vallée et les gens dévaleront les pentes vertigineuses de la montagne en combinaison étanche pour finir en une éclaboussure dans le lac de Hraunsvatn. D'énormes ventilateurs souffleront chaque jour une chaude brise à dix, seize puis à vingt heures pendant que des jeunes filles en costume traditionnel feront un strip-tease en se contorsionnant devant un parterre de jeunes bergers anabolisés, les vaches meugleront, les moutons bêleront et le pluvier sifflera sa chanson. Le Poète et son œuvre se noieront évidemment dans toute cette pacotille...

Extrait du courrier des lecteurs du quotidien  
*Morgunblaðið.*

Les cassandres eurent évidemment tort, comme c'est toujours le cas. Le parc d'attractions de LoveStar n'abritait ni moutons en plastique, ni fleurs artificielles, pas plus que des casinos ou des spectacles pornographiques. On ne venait pas s'y faire coiffer par un robot de sexe féminin pour un billet de cent couronnes, pas plus qu'on n'y trouvait de papiers d'emballage, de détritrus, de clichés rebattus ou attractions bon marché. Les montagnes n'étaient pas équipées de système anti-froid destiné à faire fondre la neige en plein hiver tandis qu'une chanteuse country entonnait : *Souffle le vent du sud*. Il n'y poussait pas d'herbe nourrie aux hormones et on n'y voyait pas non plus de jeunes hommes avec des barbes de père Noël jouant le rôle de paysans en pull islandais. Le parc d'attractions de LoveStar n'avait nul besoin de ces stratagèmes car il reposait sur un pur *concept*. Et, bien que le Poète sombrât finalement dans l'oubli, son image ne s'était pas perdue parmi les papiers d'emballage, mais simplement délavée par comparaison avec le reste du concept. La force d'attraction du parc résidait non seulement dans l'amour mais aussi dans la mort, car sans la mort, l'amour n'est que toc. Sans la mort, Roméo et Juliette, tout comme Tristan et Iseult, auraient été réduits à des mélodrames plastifiés.

En surface, le paysage était demeuré tel qu'il était depuis mille ans. Le pluvier doré chantait, la renarde glapissait, le corbeau croassait et le berger guidait ses ouailles. De la fumée montait d'une ferme en tourbe et un paysan barbu laissait échapper quelques jurons. C'était un paysan pour de vrai, il occupait sa ferme avec sa femme, ses enfants et ses bêtes. Dans cette ferme, le plastique n'existait pas, il n'y avait même pas l'électricité. La vallée d'Öxnadalur gardait l'apparence qu'elle avait depuis des siècles, mais ce n'était qu'une écorce et il arrivait parfois qu'une brèche laisse entrevoir aux gens de façon inattendue le monde qui se cachait dans ses entrailles. Parfois, un rocher s'ouvrait et une femme vêtue de bleu venait mettre à sécher des nappes blanches. Parfois, le berger disparaissait dans une anfractuosité pour un rendez-vous amoureux avec une guide touristique, parfois de la fumée s'élevait d'un champ comme si une source chaude bouillonnait sous la surface. C'est qu'il y avait en dessous une cuisine où un chef préparait une bisque de homard. La vallée était une écorce et, comme toujours, les gens s'interrogeaient sur ce qui se cachait derrière les aiguilles rocheuses s'élançant vers le ciel, semblables aux canines d'un grand méchant loup.

Si le berger avait désobéi à son père en s'aventurant dans la rocaille qui surplombait la ferme,

s'il avait gravi les pentes parsemées de pissenlits et les plateaux fleuris, escaladé les parois vertigineuses, les éboulis et les amas rocheux pour s'allonger à plat ventre sur l'arête de la montagne et observer de ses yeux le monde de l'autre côté des aiguilles, il n'aurait plus jamais été le même.

Depuis les sommets descendait une muraille de verre scintillante, haute de sept cents mètres, comme si l'on avait coupé la montagne en deux le long de l'arête. Des files de bus attendaient au fond de la vallée, des milliers de gens entraient et sortaient comme des fourmis de l'immense hall d'entrée tout de verre et de pierre polie dont la hauteur sous plafond atteignait six cent quatre-vingts mètres. Parfois des nuages se formaient sous la voûte dans laquelle des fulmars, entrés par les conduits d'aération, planaient en cercle, silencieux, comme des anges immaculés ; le hall d'entrée principal pouvait accueillir cent mille personnes. La pente de la montagne entre la rivière Þverá et les aiguilles des Hraundrangar semblait une coquille couverte de bruyères, mais elle cachait le plus fantastique labyrinthe jamais créé par l'homme, on allait de salle en salle, de voûte en voûte et de chambre en chambre sans jamais ressentir le moindre sentiment de claustrophobie car le panorama sur la vallée d'Öxnadalur, romantique et intacte, était saisissant. Ceux qui avaient vue sur le mur de verre et la vallée de la Hörgá

pouvaient contempler les aéronefs noirs qui défilaient dans le ciel. Trois ou quatre dirigeables aussi grands que des bateaux à vapeur flottaient en général au-dessus du glacier de Myrkárjökull. Des caissons de congélation estampillés *LoveMort* (quelques uns portaient toutefois la marque *Maersk*) descendaient vers les chambres froides situées dans le glacier au pied duquel s'étirait une longue file de camions en direction des rampes de lancement de *LoveMort* qui se dressaient vers le ciel tout en haut de la montagne de Myrkárfjall et du pic de Flöguselshnúkur. À intervalles réguliers, des flashes aveuglants s'échappaient des sommets quand les fusées s'envolaient à travers l'espace, brillantes comme des comètes, laissant derrière elles un panache qui se reflétait sur la muraille de verre où figurait une gigantesque étoile et, gravé en lettres d'or : LOVESTAR.

Nul n'était autorisé à pénétrer dans la zone protégée d'Öxnadalur sauf les habitants des fermes classées et *LoveStar* lui-même. Les jours de beau temps, on le voyait parfois arpenter la vallée, vêtu d'un costume blanc, coiffé d'un chapeau, une canne en bois sombre à la main. Un vieux chien noir l'accompagnait, c'était la cinquième version de l'animal. À son passage, les paysans qui occupaient les fermes classées faisaient semblant de ne pas le voir, mais les enfants le regardaient entrer

dans la ville de basalte et le prenaient pour Dieu.

Au moment où l'histoire commence, LoveStar est assis à bord de son avion en route vers la vallée d'Öxnadalur. Au creux de sa paume repose une graine. L'atterrissage est prévu dans quatre heures et quinze minutes et il n'a plus que trois heures cinquante à vivre.